

UN IDÉAL DE BELLE-MÈRE



Boff.—Ma belle-mère est venue passer la soirée chez nous hier soir et elle a été charmante.
Toff.—Ta belle-mère, charmante ?
Boff.—Oui... elle a dormi tout le temps !

LES DEUX MÈRES

*Là-bas, bien loin, sourit une maison bien blanche ;
Là-bas, bien loin, s'explora une mère au front gris ;
La maison se lézarde et la mère se penche,
L'une branle sa tête et l'autre ses lambris.*

*Je suis le fils des deux et mon cœur les vénère.
Quand je vais au pays, dans la belle saison,
Je vois s'ouvrir pour moi les deux bras, ô ma mère ?
Je vois s'ouvrir pour moi ta porte, ô ma maison.*

*Et je baise les mains et je baise les pierres,
Je regarde les doigts et les planchers tremblants ;
Et j'ai des pleurs très doux au bord de mes paupières
Pour la mère au front gris et la mère aux murs blancs !*

*Quand il faut repartir, tout mon être se broie ;
Ma mère a son mouchoir dans ses poings délabrés,
Et longtemps ma maison, sur la route, m'envoie
L'adieu muet et blanc de ses murs adorés.*

*Un jour, les yeux emplis des larmes coutumières,
Mère aux tendres adieux, maison aux blancs saluts,
Sous votre ciel d'azur inondé de lumières,
Je m'en irai, très pâle, et ne vous verrai plus !*

*O ma maison natale aux corniches moussues,
Sois bonne aux étrangers que tu protégeras !
O terre du pays dont mes chairs sont issues,
Sois douce à la maman que tu recueilleras !*

*Et quand tu seras morte, ô ma maison si chère,
Que Dieu peuple de fleurs tes décombres bénis !
Et que, devant ta tombe, ô ma dolente mère,
Mes pensers éternels chantent comme des nids !*

*Je mourrai loin de vous : une terre inconnue,
Dans son sein froid et morne, un jour me recevra !...
Mais peut-être le vent sacré de quelque nue
Y prendra ma poussière et vous l'apportera !*

JEAN RAMEAU.

BIEN PLUS DRÔLE

Un prince racontait à quelques-uns de ses favoris qu'il avait lu qu'un monarque indien, pour tenir conseil, entraînait, lui et ses ministres, dans de grandes cruches en terre où ils se tenaient enfoncés jusqu'au cou.

—C'était, dit le prince, l'étiquette du pays : y a-t-il rien de plus drôle ?

—Oui, prince, répondit l'un des assistants.

—Quoi donc ?

—C'est un royaume, monseigneur, où se sont les cruches elles-mêmes qui délibèrent.

UNE EXPLICATION

En regardant le naufrage de la Méduse, de Géricault, quelqu'un demandait à l'ami qui l'accompagnait, un vieux farceur, pourquoi, au moment où tous les naufragés se mangeaient entre eux, le nègre avait la vie sauve et paraissait si vigoureux.

—C'est parce qu'il était sûr de ne pas être mangé, dit l'ami.

—Et pour quelle raison ?

—Par la raison que des estomacs aussi affaiblis ne pouvaient supporter que des viandes blanches.

LA POLITESSE

La maîtresse.—Vous vous êtes encore levée tard, Justine ! Vous savez que nous sommes des gens matinaux...

Justine.—Je le sais, mais je ne voudrais pas pousser l'impertinence jusqu'à vouloir vous singer.

SPIRITISME

Le professeur.—Bien, Messieurs, avec qui voulez-vous causer ? avec Charlemagne, Louis XIV ou Napoléon ?

Le curieux.—J'aimerais causer avec la reine d'Angleterre pour savoir si elle a été satisfaite de son enterrement ?

ENTRE AMIS

Biff.—N'as-tu pas honte de rester là, planté devant la caisse, à dévorer des yeux tout cet or ?...

Tiff.—Chut ! Je vais demander la main de la vieille héritière du gros banquier, et je suis en train de me donner du courage !...

GALANTERIE DE FABIEN

Mme Latourne.—Voyez-vous, M. Fabien, on n'a que l'âge que l'on paraît.

Fabien.—Oh ! madame, vous vous vieillissez.

L'ŒIL AUX AFFAIRES

Paul fait grise mine parce que son frère Pierre a été plus favorisé que lui sous le rapport des bonbons. Son père cherche à le consoler.

—Ce qui m'ennuie, pleurniche Paul, ce n'est pas que Pierre en ait plus que moi.

—Alors ?

—C'est de ne pas en avoir autant que lui.

CIRCONSPECTION

Le père.—As-tu fait le bon garçon aujourd'hui ?

Toto.—Avez-vous demandé à maman ?

Le père.—A quoi bon ? Tu dois savoir si tu as été sage ou non ?

Toto.—Oui, mais maman et moi nous différons pas mal dans notre idée de ce qu'est la sagesse, et je ne voudrais pas avoir l'air de combattre ses vues.

LE CANDIDAT SECOURU

L'examineur.—Savez-vous par qui fut signé, en 1526, le traité de Madrid ?

Le candidat.—..... ?

L'examineur.—Ne vous intimidez pas, mon ami ;... c'est par... Franc...

Le candidat.—Par François Coppée !

LOGIQUE

Boff.—Vous vous portez comme un charme.

Toff.—Bah ! j'ai si peu vécu.

Boff.—Comment se fait-il alors que vous soyez encore vivant ?

ECHO DU CARNAVAL

M. Gatien.—C'est bien joli, la danse, n'est-ce pas, mesdemoiselles ? Mais je me suis dit souvent : "Sacristi, ces pauvres jeunes filles doivent affreusement suer sous les bras !"

ECHO PARLEMENTAIRE

Le messager.—Les chiens n'entrent pas ici.

Le monsieur.—C'est un terreneuve ; si le ministère est en danger, il pourrait peut-être le repêcher.

SCIENCE COURANTE

L'expert.—Le sel est mauvais, mais le poivre est excellent pour la santé, surtout pour empêcher la calvitie !

L'autre.—En êtes-vous certain ?

L'expert.—Ne met-on pas les fourrures dans le poivre pour empêcher les poils de tomber ?

DURANT LA SOIRÉE

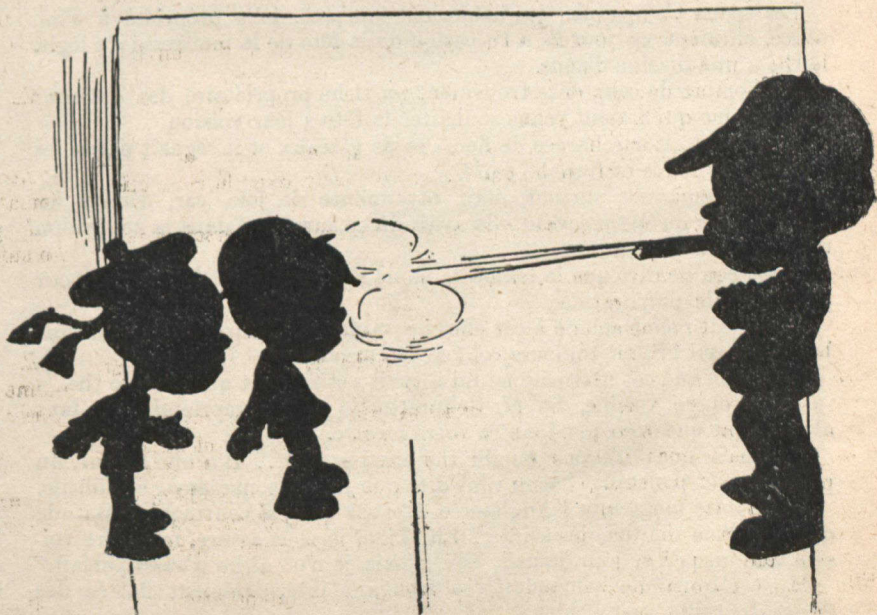
Justin.—La preuve, voyez-vous, mam'zelle Julie, que je ne suis pas né pour être domestique, c'est que, quand je n'ai pas mon plateau, on me prend pour un invité.

VENDUE !

La dame.—Ma petite, j'ai vu ta mère dans les environs. Quand sera-t-elle de retour ici ?

La petite.—Elle a dit que ce ne serait pas avant que vous soyez partie.

UNE CHOSE ORDINAIRE



Toto.—Eh bien, qu'avez-vous à me regarder avec des yeux comme ça ? N'avez-vous jamais vu un gentleman fumer un cigare ?